

The image is a book cover for 'Le Roi du jour et de la nuit' by Anne Bourrel. It features a complex, red isometric maze. At the top of the maze, a small figure of a person in a blue suit hangs upside down. At the bottom, another small figure of a person in a blue suit stands on a platform. The maze is composed of various levels and steps, creating a sense of depth and complexity. The background is a solid red color.

**Le Roi
du jour et
de la nuit**

ANNE BOURREL

Le Roi du jour
et de la nuit

Anne Bourrel

Le Roi du jour et de la nuit

roman


la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos nom et adresse
en citant ce livre à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 9782358879736

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

PAPIER, VESTE, TROU

Salvador venait de froisser le papier d'emballage de son jambon-beurre et de le jeter au fond de la poubelle qu'il gardait près de son siège. Sa grosse veste, comme une ombre, était accrochée derrière lui à la patère. Assis à son poste, commandes de pilotage en mains, il restait concentré sur la précision des gestes à accomplir.

Le soleil d'avril ruisselait. La pause déjeuner venait de s'achever. Tout était en place. *Tout était à la bonne place*, et Salvador à la sienne.

En bas, les équipes s'agitaient. Casqués et vêtus de grosses vestes floquées au nom de l'entreprise MTA levage, les ouvriers allaient

et venaient, s'affairant sur les travaux du gros œuvre. Au bout de la flèche, la bétonnière se balançait.

Salvador la fit glisser vers le Berlingo rouge et blanc garé à la lisière du chantier et orienta le chariot. Les filins s'allongèrent avec un frisson sonore. Cette chanson d'acier accompagnait ses journées depuis si longtemps qu'il l'entendait jusqu'au plus profond de ses rêves.

Pendant qu'on remplissait la bétonnière, de l'ongle du pouce en crochet, il fit sauter une miette de son sandwich restée coincée entre deux dents.

Puis, il ramena la benne tout en douceur vers les hommes qui, de l'autre côté du chantier, la réclamaient. Leurs voix explosaient en bribes diamantines.

Salvador admira la mer qui miroitait au loin, une frise d'un bleu lumineux, alors que de la *chaussette* s'écoulait en cascade le mélange onctueux dont les ouvriers avaient besoin pour combler les grilles.

La ville s'étendait tout autour avec ses toits de tuiles ocre, et la pointe de l'église Sainte-Eulalie étincelait.

Salvador, qui avait relevé la partie haute de la baie vitrée, gardait l'œil sur la benne. Tous les bruits du chantier lui parvenaient. Aux grondements réguliers répondaient les coups graves et sourds des marteaux. Il aimait cette agitation et se réjouit de sentir sur sa peau une douce brise, un vent léger qui apportait l'odeur de la mer, salée, iodée et un peu âcre. La météo n'annonçait aucune forte rafale pour la journée.

Au bout d'un moment, il entendit la voix de l'ouvrier en bas. Le gars venait d'être embauché et, ne connaissant pas les gestes réglementaires, il agitait les bras n'importe comment au-dessus de sa tête. La bouche ronde, il hurlait. On aurait dit l'un des bonshommes du jeu ancien que la femme de Salvador avait chiné à la brocante le week-end précédent.

Salva tendit le cou et regarda l'ouvrier un moment. Sous le casque de protection,

même tête ovale que les figurines de bois, et la distance stylisait ses traits au point qu'il ne restait plus de son visage que trois petits trous noirs : une bouche et deux yeux ronds.

J'te jure, il marmonna entre ses dents, avant de comprendre ce que le gars disait.

Il ne lui en voulait pas, ce n'était pas sa faute, et il se mettait à sa place, tout le monde a besoin de bosser, mais le chef de chantier aurait pu prendre le temps de le former. Qu'est-ce qu'il fout à embaucher ces types sans leur enseigner un minimum ? Quel tire-au-flanc, ce José, il ajouta.

Il remonta lentement la benne en bougonnant contre son supérieur qui ne faisait pas son boulot : deux fois en un rien de temps, il avait employé des ouvriers non qualifiés sans les briefer.

Déjà, la semaine dernière, Salvador avait failli en coincer un entre la charge et le mur. Il avait eu une de ces trouilles. Mais, personne n'avait été blessé, heureusement, ça s'était bien terminé.

Il soupira.

Sans y penser, il ramena son pied gauche à plat sur le siège, près de l'aine, la jambe pliée contre le flanc, le genou calé dans le creux de son bras.

Il admira les limites de la ville qui dessinaient devant lui les contours du globe. Jamais il ne se lasserait de ce paysage, ni de la vision tout en hauteur dont il jouissait.

Salvador déposait ses chaussures de sécurité sur le dernier palier et ne les remettait que pour descendre vers seize ou dix-sept heures, une fois sa journée de travail terminée. Dans sa cabine en haut de la grue, sauf l'été où il restait en tennis de toile blanche, il passait son temps en chaussettes, de grosses chaussettes de laine, bien épaisses, longues jusqu'aux genoux, et dont l'intérieur en bouclette permettait d'amortir les chocs éventuels. Rien qu'à voir ses deux pieds posés sur la vitre panoramique de la cabine, il pouvait s'imaginer en vacances à la neige ou en trekking dans les Pyrénées. Il aimait leur couleur grise rassurante et les

deux torsades sur le côté qui leur donnaient un air montagnard. Elles se terminaient avec un revers de quelques centimètres, un léger renflement élastique. Passer un index à l'intérieur et sentir des points de braille contre la pulpe de son doigt l'aidait à se concentrer, tout seul là-haut à ne respirer que ses propres odeurs. Le soir en rentrant du travail, une fois qu'il avait enlevé ses chaussettes, et après avoir pris soin de cacher sous le tapis du salon ses deux pieds nus qu'il détestait, il restait longtemps à dérouler le film de sa journée, le regard perdu sur les lettres de l'alphabet éphémère qui se dessinait sur son mollet. C'était souvent Estelle, sa femme, qui le ramenait à la réalité. Elle se penchait vers lui, l'embrassait, ébouriffait ses cheveux. Alors, elle lui disait, toujours dans les nuages ? Ils riaient, et le rouleau compresseur du temps se remettait en branle. Comme toujours on voudrait croire qu'il va s'arrêter un instant, mais non, il continue, il avance, avale sur son passage les images, les sons, les odeurs, les

sensations, s'engloutissant lui-même, rouge, autophage, monstre invisible de toute vie humaine, un dieu comme un autre, et cruel comme tous les autres dieux.

Mais, ce jour-là d'avril, alors qu'une hirondelle traversait le ciel de gauche à droite, bec ouvert, œil rond, c'était un vendredi et l'horloge digitale incrustée sur le tableau de bord de la grue marquait quatorze heures deux minutes et seize secondes, Salvador, une manette dans chaque main et assis dans cette position de yogi qui lui était confortable, perçut un léger resserrement, à peine un pincement, au bout de sa chaussette gauche. Il baissa la tête et s'offusqua :

Oh ! Un trou dans ma chaussette.

Un trou rond comme un nombril.

Salvador tira le cou en avant pour observer la chose, tout à fait mécontent de découvrir tant de négligence dans sa tenue qu'il souhaitait toujours impeccable. Ce n'est pas parce qu'on travaille sur un chantier qu'on ne doit pas être présentable, voire, dans son cas, tiré à

quatre épingles: chemise à carreaux propre et repassée, pull-over marin régulièrement brossé, jean brut sans tache ni déchirure. Il se pencha encore plus près, la bouche en O et les yeux écarquillés, mais déjà le trou s'était animé. Et, comme une bonde aimantée, dans un tourbillon sifflant si bruyant que le vacarme du chantier sembla s'éteindre, il prit de la vitesse. Salvador eut un mouvement de recul, le trou avait enflé, gonflé, et sa taille, doublé, triplé, quadruplé. En tournant sur lui-même, le trou continuait à se déployer, s'étirait, grandissait sans cesse, palpait, se répandait et menaçait d'obscurcir l'espace étroit de la cabine.

Salvador sentit la grue entière basculer en avant dans un mouvement lent et inéluctable.

Il hurla. Un long cri rauque venu des profondeurs de son ventre.

Le trou était devenu un puits, un lac, un océan, un monde, et, les bras levés, Salvador tentait de s'en protéger sans comprendre ce qui lui arrivait. Aucun des ouvriers, pas même

le chef de chantier n'aurait pu agir contre ce qui était en train d'advenir dans la cabine de la grue. Salva battait des mains et des jambes et essayait en vain de résister contre la force surpuissante qui l'extrayait de son siège. Il eut beau résister, crier encore à pleins poumons, vibrant de tout son être, il se sentit arraché au monde. À cette hauteur vertigineuse, plus de cinquante-cinq mètres au-dessus du sol, et malgré la vitre panoramique, personne ne vit Salvador se débattre, ni le trou l'aspirer comme une bouche gourmande un spaghetti.

CLÉS, VOITURE, PORTE

Je l'ai vu débouler en pleine nuit, les vêtements de travers, le regard fou. Les clés ! il gueulait, tu les as mises où, les clés de la Bagheera ?

La veille au soir, à vingt-trois heures passées, José m'avait prévenue par téléphone que mon mari avait fait un malaise dans la grue. Il m'avait tout raconté : les pompiers, l'hôpital. Mais t'inquiète, ça va aller, il avait répété cinq ou peut-être dix fois. Ça va aller, t'inquiète, ça va aller. Vu mon état, José a essayé de minimiser sa trouille, mais j'ai bien senti à sa voix qu'ils avaient craint le pire.

Estelle ! hurlait Salva, putain, elles sont où les clés ?

Le regard figé, les pupilles dilatées à l'extrême, j'avais du mal à le reconnaître. J'avais la langue liée, les idées confuses. Je m'étais endormie sur le canapé, j'étais à peine réveillée. J'ai essayé de l'aider à retrouver ses clés, mais mon ventre me pesait, le bébé bougeait beaucoup. J'ai regardé autour de moi, la cuisine encastrée rouge, le bazar posé sur la table, les revues, le journal local avec son gros titre *Le squelette d'un homme retrouvé dans les aubépines*, des bouteilles d'eau et de bière, du courrier pas ouvert et, dans un coin l'appareil de musculation, les haltères, le rideau à franges avec ses gros œillets, la photographie de nos vacances en Martinique bien encadrée sur le mur face au canapé gris.

Salvador a retrouvé les clés, elles étaient comme d'habitude posées sur la console dans l'entrée. Il a marmonné quelque chose que je n'ai pas compris et il est parti en claquant la porte.

TRAVAIL, GRUE, HÔPITAL

Je m'en souviens, ça s'est passé un vendredi. On venait de reprendre le travail. J'ai senti que quelque chose tournait pas rond. Avec l'habitude, on sait ces choses. Le chantier, c'est comme un animal. On l'entend respirer. On le sent vibrer. On sait quand il va bien et quand il va pas bien. Ce jour-là, j'arrêtais pas de regarder là-haut, vers la grue. Comme s'il m'avait fallu surveiller deux fois plus. Pourtant, Salvador, c'est un grutier expérimenté. Il connaît le métier. Ça fait plus de sept ans qu'il est chez nous. Si je regardais tout le temps la grue ce vendredi-là, c'était pas une question de confiance, c'était une

appréhension. Il y a bientôt vingt-cinq ans que je suis dans le bâtiment, et j'ai jamais connu d'accident grave, mais ce jour-là j'avais le ventre noué. Quand il m'a appelé sur le talkie – en plus comme on est une toute petite boîte, on a pas de fréquence réservée, et c'est pas pratique, on entend souvent des gamins dire des conneries sur la ligne –, quand il m'a appelé, vers quatorze heures, on venait de finir la pause déjeuner. Il m'a dit, José, je me sens pas bien. Il avait fait une sorte de malaise.

J'en menais pas large. Et voilà, j'ai pensé, ça y est, je sentais bien depuis le matin que quelque chose tournait pas rond. Je lui ai tout de suite demandé d'attendre. C'est la procédure. Ça m'était jamais arrivé de toute ma carrière qu'un grutier tourne de l'œil en plein chantier, mais je savais quoi faire, c'était prévu par le règlement.

La benne, Salva l'avait stoppée à temps. Un miracle. N'importe qui aurait causé un accident, tu parles, faire un malaise, comme ça, en pleine manœuvre, mais Salvador, c'est un

as. Va savoir ce qui se serait passé si un autre que lui, ce jour-là, avait été aux commandes. Je préfère même pas y penser.

J'ai appelé Arnaud et Yazid sur l'autre ligne, j'avais la liste des gars qui avaient leur brevet de secouriste affichée devant le nez dans la cabane. Je suis sorti, j'ai regardé en haut. Ce con, je l'ai pas vu qui descendait tout seul ! C'était de la folie ! Même à une si grande distance, il avait pas l'air bien, vraiment pas, et j'ai eu beau gueuler et gueuler dans le talkie qu'il devait attendre le secouriste, il en a eu rien à foutre.

Ce qui m'a soulagé un peu, c'est quand je l'ai vu monter dans l'ascenseur. Ça fait à peine deux ou trois ans que la loi nous oblige à en avoir un à partir de trente mètres. Vu ce qu'on a vécu ce jour-là, moi, je me dis qu'on devrait en avoir sur toutes les grues. Les vingt-cinq, les trente, comme les cinquante et les autres.

Salvador, il est venu tout seul, malgré le malaise. A rien voulu écouter. Et encore, quand il est arrivé au pied de la grue, les deux

paliers restants descendus je sais pas comment, il voulait rentrer chez lui direct. Nous, avec Yazid, on tenait à faire comme il faut. Il avait perdu la vue, quand même, c'était pas rien. Je savais même pas que c'était possible que ça s'éteigne comme ça, les yeux, et que ça se rallume la seconde d'après. Et aussi, il avait plus rien entendu, d'un coup. Et d'un coup, pareil, c'était revenu. Quand on l'a récupéré en bas, il était pâle, tout blanc comme on l'avait jamais vu. Donc voilà, on l'a accompagné aux urgences dans ma bagnole, sinon il serait rentré chez lui direct. Il m'a demandé si je voulais pas la lui vendre, ma Toyo. Paraît que sa femme en avait marre de son tacot et qu'elle voulait quelque chose de plus approprié pour une famille. J'ai rien répondu. Mon 4 × 4 aussi, il commençait à dater.

À l'hosto, j'ai dit à Yazid, rentre chez toi, je m'occupe de lui. Yazid, il a des mômes, fallait qu'il rentre ; un garçon de huit ans et un autre de cinq. C'est du boulot. Fallait qu'il rentre. Moi, je suis seul, alors je pouvais attendre.

On est restés assis longtemps, mais vraiment longtemps. Deux heures. Presque trois. C'était long. Surtout qu'il y avait l'odeur d'hôpital à supporter, celle des détergents et des maladies.

Quand l'infirmière est enfin venue le prendre, je lui ai tapé dans le dos, à Salva. Comme on fait, quoi. Et il m'a regardé bizarrement. Un regard noir. Pas en rogne, mais figé. Ses yeux semblaient vides. J'ai eu peur qu'il ait perdu la vue de nouveau. J'ai failli claquer des doigts devant son regard éteint, mais il s'est levé et a suivi l'infirmière tout à fait normalement.

Ce regard, je l'ai mis sur le compte de l'attente, de la mauvaise humeur due à l'attente. Je sais que Salva, parfois, il s'énerve.

Oui, ça lui est arrivé de s'embrouiller sur le chantier. Plusieurs fois. Pas plus tard que la semaine dernière, ya un maçon qui est resté planté entre le mur et la charge pendant que Salva la soulevait. Putain, ça a gueulé ; le maçon savait pas, il avait pas d'expérience.

C'est le chef de chantier, celui qui est au-dessus de moi, qui l'avait embauché, le type. Il avait pratiquement pas d'expérience alors tu parles, avec la grue, faut faire gaffe. Salva, ce jour-là, il a poussé une de ces gueulantes. Enfin bref, à l'hosto, son regard, ses yeux fixes et noirs comme des billes, ça m'a fait drôle.

J'ai attendu longtemps. J'ai piqué du nez. J'étais assis sur des chaises en métal pas confortables du tout, j'ai chopé un de ces mal au dos le lendemain.

J'ai attendu encore, puis j'ai demandé des nouvelles à l'infirmière. Elle m'a dit, si vous êtes pas de la famille, on peut rien vous dire. Rentrez chez vous. On préviendra si nécessaire. Moi, je suis prudent, c'est le métier qui veut ça. On le sait pas, mais, travailler sur des chantiers, c'est l'école de la vie. Alors j'ai laissé mon numéro, au cas où. J'ai dit que j'étais son supérieur hiérarchique. J'ai ajouté que Salvador, il avait plus de famille, ni père, ni mère, ni rien, j'ai dit. Mais qu'il était marié. Que sa femme attendait un enfant pour le

LE ROI DU JOUR ET DE LA NUIT

mois prochain. C'est comme ça qu'ils m'ont appelé, finalement. Comme quoi, j'ai bien fait de laisser mon numéro.

PORTE, SALON, EAUX

La porte de l'appartement a claqué, et quelque chose a craqué, éclaté. Estelle a reconnu la sensation de bulle de savon qui se rompt. Pour Ulysse, son premier enfant, ça avait fait pareil. Bras ballants, yeux écarquillés, une main posée sur sa bouche ouverte, elle se tenait debout dans le couloir vide, silencieux, et un filet de liquide transparent coulait entre ses jambes.

Elle essaya de se raccrocher à l'idée qu'elle avait le temps de se rendre à la maternité. Elle inspira, expira. Du calme, elle se répétait, du calme. Mais une fois perdues les eaux, on risque l'infection. Les contractions pouvaient

venir d'un moment à l'autre, elle redoutait qu'elles arrivent là, maintenant, tout de suite.

Et Salva ?

Il fallait qu'elle l'appelle.

Elle se dirigea vers le salon. Elle marchait comme un canard, une main en avant, une autre sous son ventre. Elle voulait récupérer son téléphone sur la table basse près du canapé. Il fallait que Salvador revienne, vite, mais la première contraction la prit d'un coup, suivie aussitôt par une autre plus forte encore, et, à quatre pattes entre le couloir et le salon, elle se mit à crier de peur autant que de douleur.

NEIGE, MER, ROUTE

Salvador dégringole sans bruit, il chute comme un unique flocon de neige. Tout au fond, il ouvre les yeux, mais il ne voit rien que du blanc et un piqué infini de particules noires. Il lui semble flotter, cellule détachée de la foule des cellules. Il ouvre la bouche, du blanc entre dedans. C'est de l'eau ? De la neige ? De l'eau de mer ? Il voudrait appeler, quelqu'un, mais qui ? Et dire qu'il ne voit rien et que ses oreilles n'entendent plus que des craquements aquatiques.

Il panique tout au fond sans savoir où il se trouve.

Ça dure longtemps.

Il lutte en lui-même pour ouvrir les yeux.

Il n'y croit plus.

Et ça arrive.

Il se voit, les yeux écarquillés, pupilles dilatées, cils mouillés.

Il respire, ses poumons qui se déploient sont deux ailes de mouette.

Et devant lui, une main s'agite, c'est flou. La lumière stroboscopique montre un chemin, un tunnel. Il s'engouffre.

CATHÉTER, MÈRE, COULOIR

Salvador déplia ses jambes et se tourna sur le côté sans même remarquer le cathéter ; à peine avait-il ressenti dans le creux de son bras une gêne, quelque chose de désagréable et de piquant, une ronce. Il souleva ses paupières lourdes, ouvrit la bouche qu'il avait sèche et pâteuse. Un mot alors éclata sur ses lèvres, bulle et bave, écume des eaux :

Maman.

Il frotta ses pieds l'un contre l'autre. Sa peau nue avait la consistance du plastique, il regretta aussitôt la douceur de la laine. Quand il parvint enfin à garder les yeux ouverts, il chercha du regard la chaussette, ses chaussettes. Autour

de lui, la chambre était blanche, vide, mathématiquement ordonnée. Le lit parallèle à la fenêtre, une armoire en angle droit avec le mur du fond, le rectangle identique de deux portes.

Après plusieurs ruades dans les draps trop bien bordés – un linceul, il pensa, horrifié, mais il empêcha aussitôt l'image de se figer –, il parvint à faire dépasser ses pieds nus, jaunes, cireux. La peau au talon était entaillée et sèche, les ongles beaucoup trop longs auraient eu besoin d'être coupés. Il en eut un haut-le-cœur.

Il rejeta les couvertures d'un geste brusque qui tira le cathéter. Cette fois, il sentit la douleur irradier de son bras gauche jusqu'à la pointe de ses rares cheveux.

Mâchoires serrées, il essaya de se lever, mais la tête lui tournait.

Le trou, il est passé où ?

Salvador dut s'y reprendre à deux fois avant de poser les pieds par terre. Il se sentait lourd, surtout son abdomen lui pesait. Il se palpa le ventre et s'étonna de le trouver enflé, rond

comme celui d'un buveur de bière gallois au fond d'un pub de campagne. Ils y étaient allés en vacances, avec sa femme – Swansea, Cardiff, Merthyr Tydfil – au cours d'un été caniculaire où ils n'en pouvaient plus de la chaleur de leur appartement et cherchaient à tout prix la fraîcheur.

Il se releva à grand-peine, retira le cathéter de son bras en grimaçant et, pour ne pas saigner, appuya sur le minuscule point rouge qu'avait laissé l'aiguille. Ces quelques secondes lui semblèrent ne jamais finir. Il pria que personne ne vienne.

Il jeta un œil à son gros bidon et se demanda si c'était Estelle qui lui avait refile *la patate chaude*. Il s'étonna que cette expression lui soit venue à l'esprit. Pourtant, il se souvenait qu'il n'y avait pas si longtemps sa femme le trouvait amaigri. T'as mauvaise mine, tes joues sont creuses...

Une fois debout, il ouvrit le placard. Ses affaires étaient là, pliées ou rangées sur des cintres. Au sol, au-dessous de la barre de la

penderie, il découvrit ses chaussettes grises prêtes au départ, posées sur les starting-blocks des chaussures.

Salvador passa la chaussette droite. Son gros ventre le gênait, et il dut se contorsionner pour y parvenir. La gauche, il la regarda avec méfiance, sans pouvoir se décider : est-ce que le trou allait de nouveau l'avalier ?

Dans le couloir, des voix qui se rapprochaient lui rappelèrent qu'il n'avait pas le temps de tergiverser. Il apparut dans le miroir de la salle de bains, pâle et hirsute, et se trouva ridicule, à moitié nu dans la chemise bleue d'hôpital, enflé de partout. Car non seulement son ventre avait grossi, mais ses joues aussi. Il avait une tête à faire peur.

Il se réfugia un moment dans les toilettes, le seul endroit pouvant lui offrir une cachette facile. Les voix passèrent et disparurent. Il entendit le bruit d'un ascenseur. Une sonnerie quelque part. Puis plus rien. C'était la nuit ou peut-être seulement le soir. Il avait perdu la notion du temps.

Il ressortit de la salle de bains, dans cette blouse de papier sombre mal attachée par des rubans blancs, dos et fesses visibles dans les interstices.

Vite, il s'habilla, surpris de pouvoir entrer dans ses vêtements malgré son nouveau tour de taille. Tous ses gestes étaient précipités, il agissait dans une sorte de brouillard, la respiration coupée. Sa chemise à carreaux, il la boutonna sans problème, son jean de toile brute et sa grosse veste de chantier aussi. Son pull marin ne le serrait pas plus qu'avant. Salvador s'en réjouit, fermant les yeux pour passer la chaussette restante. Il enfila ses chaussures, haletant comme un coureur de cent mètres. Il se jeta à mi-corps dans le couloir : vide. C'était le bon moment pour se carapater : j'ai rien à faire dans cet hôpital, pensa Salvador, je suis en pleine forme. Une main sous le ventre, l'autre en avant, filer tout droit, maison, voiture, et puis, sans s'arrêter, rouler direct jusqu'à Colera.

TIGRE, VOLANT, ROUTE

Si seulement, lancé à pleine vitesse, Salvador pouvait se transformer en un animal puissant : un tigre ou un puma, un lion, une lionne, un lynx ou la panthère noire aux yeux bleus, cette Bagheera stylisée par Matra en 1973 au moment où la toute première voiture sortait de l'usine, avec trois places à l'avant, on n'avait jamais vu ça.

Si seulement.

Il parviendrait alors à saisir la main, *tout de suite, maintenant*, et il ne la lâcherait pas, oh non, il tiendrait bon, il s'accrocherait à la main, il s'y agripperait, là, sur la route grise qui se déroule, assis dans la Bagheera, devenu

tigre, puma ou lionne ou lynx, ou panthère noire aux yeux bleus.

Et lui poussent des griffes et une mâchoire broyeuse : il serre le volant.

La voix tambourine, la main l'appelle, lui fait signe. Le mot *tunnel* jaillit et explose dans son cerveau. Un instant, Salvador craint de ne plus être en capacité de voir la route, il doit faire un effort de concentration héroïque. Il cligne des yeux, ouvre la bouche, dénoue sa mâchoire coincée dans le mot *tunnel*, secoue la tête comme l'animal qu'il souhaiterait être, pour chasser le mot de sa tête, de son appareil articulatoire qu'il fourre d'autres mots bien puissants, ceux du poème de mécanique descriptive qu'il connaît par cœur :

Bagheera, trois places à l'avant
Fauteuils galbés confortables avec appui-tête
Moteur central transversal
Lunette arrière dégivrante à ouverture
pneumatique
Phares escamotables

Sans compter le fameux réservoir à essence en polypropylène rotomoulé.

Accroché à la route, il prononce la phrase d'un seul tenant. *Polypropylène* roule sur *rotomoulé* et tombe dans sa gorge, pèse sur sa langue, ses joues se creusent un peu, sa bouche s'arrondit :

Rotomoulé.

Il susurre, il chuchote *polypropylène rotomoulé*, *polypropylène rotomoulé*, remuant les lèvres dans le vacarme de la route, de plus en plus en vite jusqu'à ne plus pouvoir dire qu'une boue de lettres tout emmêlées.

Il finit par grogner avec le moteur.

La voiture, jaune, lancée à pleine vitesse, paraît plus jaune encore dans le soleil en explosion, alors que dans l'univers mental unidirectionnel de Salvador Hollier s'élève un chant, une prière. C'est sa mère, *de sa voix la plus douce*, un miel qui coule de sa bouche, c'est sa mère qui chante et pleure et le mène et le mènera jusqu'au bout de la route. C'est elle qu'il doit aller retrouver, là-bas, à

Colera. Ce n'est pas si loin, deux cent vingt-quatre kilomètres et vingt ans en arrière. Et puis, maintenant, se dit Salvador avec son nouveau sourire de hyène, ma mère, elle ne me fera plus peur.

PANNE, ARBRE, BOUCHE

Le voyant d'essence. Tout le problème de cette foutue bagnole, c'est le voyant. Il s'allume comme il veut, quand il veut. On ne sait jamais à quoi s'en tenir. Si le réservoir est plein ou s'il est vide.

Aujourd'hui, il est vide.

Ça tombe mal.

Ça tombe mal, redit Salvador plus fort entre ses dents lorsque la voiture toussote et s'arrête au pied d'un chêne kermès aux branches maigres et sinueuses.

Il a tout juste le temps de braquer à droite, la voiture se coule sur le bas-côté, et crissent les

Du même auteur

À LA MANUFACTURE DE LIVRES

Le Dernier Invité, *roman*

L'Invention de la neige, *roman et chez Pocket*

Gran Madam's, *roman et chez Pocket*

Voyez comme on danse, *théâtre*

Gualicho, *théâtre*

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

La Vie moderne, *Éditions Onze, Casablanca*

Superstition, *nouvelles bilingues*

français et anglais, traduction par l'auteur,

Willows, le Caire

Le Roman de Laïd, *Acoria, Paris*

Shakhor, *éditions du Phare, Pau*

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ÉDITH NOUBLANCHE
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÉ
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

FLORA MORICET
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION